



## Coskun Sculpteur de plein air

**Au cœur des villes, les sculptures de Coskun prennent pleinement leur place. À nous deux, l'espace !**

Il marche, s'arrête, scrute, marche à nouveau. Il arpente, il jauge. Ici... Non, là ! C'est fait. Il a trouvé l'endroit où installer son *Torse*, dans le parc Rothschild, à la lisière du bois de Boulogne ; un grand plan de verdure, au fond duquel miroite une pièce d'eau parmi des arbres aux essences rares.

La sculpture est monumentale ; intimidante et intimiste à la fois, comme le sont toutes les œuvres de Coskun. Taillé dans un frêne plus que centenaire en 1999, le *Torse* a donc trouvé sa nouvelle place. Depuis que le bois dont il a surgi avait été repéré, en Mayenne, au milieu d'une pâture à vaches, par le peintre argentin Fabian Cerredo (qui tout aussitôt avait pensé à son ami Coskun) ; depuis qu'il s'est inscrit sur les flancs et parmi les fibres de cet arbre incroyable ; ce monument a été présenté dans nombre de cours de musées ou jardins publics. À chaque fois, il s'est agi de lui trouver le meilleur endroit ; celui qui permet l'élaboration d'un dialogue pertinent entre le plein air et la sculpture.

Le challenge est une fois encore, à Boulogne-Billancourt, ambitieux. Faire d'un tronc couché un corps vertical et le réintroduire dans un espace naturel au sein duquel il faut que l'énergie circule, que l'harmonie s'installe entre les plantes vives et le bois mort... Vanité spectaculaire, la sculpture se dresse, tient tête ; et, ce faisant, renouvelle l'éternelle interrogation de la nature par la culture, mirifiquement développée en leurs temps et dans le marbre par Michel-Ange puis Rodin. Lesquels prenaient grand soin de préserver, en certains endroits, des pans de pierre brute, contrastant avec le fini des parties sculptées.

De tels effets existent aussi, accidentellement, parmi les ruines, lorsque sur la tranche de chef-d'œuvres brisés, leur origine minérale resurgit, insolente, intacte. Longtemps, enfant, Coskun les a contemplées, côtoyées. Tel est le privilège des enfants turcs, qui jouent parmi les ruines grecques et romaines. Déjà, alors, « la sensualité des drapés m'avait ému ».

Sculpter pour l'extérieur ? « C'est le risque de l'eau, la nécessité de prévoir son écoulement » répond simplement Coskun. Technicien d'abord, lorsqu'il imagine une forme destinée aux quatre vents, il obéit pour commencer aux règles garantissant la pérennité. « L'architecture et la végétation sont tellement fortes. Leur concurrence oblige au grand format » : c'est en termes d'espace, tout aussitôt, que les volumes sont raisonnés.

## Mise en Seine

Coskun reprend sa marche. Il tourne, estime, imagine. Sur la grande place piétonnière du centre ville moderne de Boulogne-Billancourt cette fois, ce sont six sculptures qui doivent trouver leur place. Le *Caprice des Dieux* de 2007, en premier lieu : un colossal tronc de cormier (néflier), offert un jour à l'artiste par le petit-fils de l'homme qui avait planté cet arbre. À chaque fois, « l'arbre vient à moi ». La grume a été largement évidée ; l'arbre, transformé en claire-voie. Réceptacle et moucharabieh tout à la fois, chacun peut imaginer en son centre les secrets... Les plus secrets. Simultanément, la forme invite à se lover et à s'évader. Faire entrer le vide dans le plein sans dénaturer l'énergie de ce dernier, tel est le challenge ici relevé. De même, faire entrer la sculpture dans la ville sans que cette dernière ne dévore l'identité de la première, voilà le second défi.

Sculpter pour la ville, c'est accepter de se confronter à la démesure de l'échelle, s'appliquer à épouser l'allure souvent accidentée, toujours éclectique, des mégapoles modernes ; de leurs façades, en particulier. Dans tous les cas, c'est chercher un accord ; point de rivalité dans cette aventure, mais un dialogue. Audacieux, ludique, plastique et poétique. La place est grande ? les sculptures seront plusieurs. Une fois disposées, elles « parlent entre elles. Charnelles, organiques. En rupture avec la géométrie des immeubles environnants ». Une mise en scène, quoi ! L'artiste qui, adolescent, a mené une carrière d'acteur, est à l'aise dans ce domaine. Près du *Caprice des Dieux*, il campe *L'homme et le cheval* de 1998 : un chêne haut de quatre mètres, tombé dans le Bois de Boulogne et, pour l'essentiel, taillé sur place. Parce que trop lourd pour être déplacé brut !

*L'Homme* de l'an 2000, sorti d'un platane, tombé lui aussi dans le Bois de Boulogne, lors de la fameuse tempête, prend à son tour position sur la Grand Place. Dense, sobre, sa silhouette témoigne au plus près du tronc dont elle est issue. C'est lui qui l'a dictée, guidée. Coskun ne dit jamais qu'il sculpte, il explique qu'il « dégage » les formes. La tronçonneuse et les gouges accompagnent l'élan initial du matériau trouvé. Et respecté.

## L'arbre qui montre la forêt

D'arbres tombés, faire des hommes debout ? « Un retour aux sources ; nouvelle vie. Nouveau langage » ! Coskun est un récupérateur, un gestionnaire des catastrophes, un sauveteur de disparitions estimées à tort comme inéluctables. Un cavalier de l'Apocalypse galopant à contre-courant. En ce sens, il s'inscrit dans l'aventure des assembleurs cubistes, des collectionneurs Nouveaux Réalistes, dans les sillages de Picasso et de César. Ce ne sont pas les objets manufacturés usés qui l'interpellent, lui, mais les éléments naturels épuisés. « Le bois est le grand absent de l'art moderne ! Méprisé, considéré comme vulgaire. C'était bien différent durant l'Égypte ancienne ». En ces temps post-modernes, le bois refait surface. Comme pour les sculpteurs de sa génération, Christian Lapie et Axel Cassel, il est pour Coskun la matière essentielle. Allégories de la puissance de la Nature, de la victoire du Temps, les arbres transformés en œuvres nous rappellent combien nous en sommes responsables. Pour cela, Coskun les surnomme avec tendresse « mes vieux ».

Aux côtés des trois premières œuvres déjà disposées sur la place, une *Femme en blanc*, taillée en 2007 dans un cèdre du Liban, se dresse à son tour, souple et ferme. Près d'elle, deux *Couple* de 2000 semblent amorcer un pas de danse, érotique et puissant. Un tango divin. Ils sont deux, fois deux, car il y a « tellement de choses à dire. C'est tellement compliqué, les histoires de couples »... *L'Homme de théâtre*, dernière œuvre choisie afin que le dispositif fonctionne, est finalement posée. À légère distance, elle contemple ses pareils. Autoportrait ?

L'histoire de Coskun est longue. À dix-sept ans, il taillait son premier bois pour le métamorphoser en buste, pour les besoins d'un décor de théâtre. Il était aussi peintre dès lors, qui arpentait la nature avec son chevalet pour travailler sur le motif. Ses héros ? Cézanne, Van Gogh, les impressionnistes et les expressionnistes en général ! Arrivé à Paris, en 1980, il travailla la sculpture et aussi, beaucoup, le dessin et la peinture. Enfin, il se sentait libre, loin des sarcasmes que lui valait en Turquie sa tignasse rousse. « Trouver ma place »... Avoir un atelier ! Pour le trouver, prendre au hasard une ligne de métro et se laisser porter jusqu'à son terminus, en pensant que là, les loyers seraient moins chers... Arrêt ? Boulogne Jean Jaurès ! Un studio, d'abord : les œuvres s'entassèrent dans les caves et sur les paliers (dans les toilettes désaffectées), grâce à la bienveillance de la concierge.

Quinze ans plus tard, la peinture avait disparu. 1988 ? Attribution d'un atelier par le ministère de la culture, au métro Pont de Sèvres ! 1990 ? Des séjours au Danemark, en Allemagne, toujours plus d'expositions... À partir de 1998, la sculpture prend

toute la place. Miracle à la tronçonneuse, sitôt l'expérience de l'outil acquise auprès d'un bûcheron ! « C'est devenu comme un crayon pour dessiner. Même souplesse. Mêmes déchirements. Avec, en plus, la puissance du moteur ».

Bilan ? Sept cent vingt-cinq sculptures nées à ce jour, sans parler des centaines de peintures et de dessins ! Nullement impressionné, mais assez satisfait, Coskun effectue un dernier tour de la Grand Place de Boulogne-Billancourt. L'exposition est ouverte. L'avenir, également. Car au fond des bois, au bord des rivières, nombre de grands arbres tombés n'espèrent désormais plus qu'une chose : être, à leur tour, *Coskunisés*.

Françoise Monnin,

*in Art Absolument*, numéro spécial *Coskun in situ*, septembre 2008